

Germán Maggiori

**ENTRE
HOMMES**

Roman

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Nelly Guicherd

La dernière goutte

Il est impossible de perdre ce qu'on n'a jamais possédé.

James ELLROY

PREMIÈRE PARTIE

Délires partagés

Le Tucumano

Samedi 2 mars

Marilú portait des minijupes ultracourtes en vinyle et des bottes en cuir vernies, à talons aiguilles. Elle complétait l'ensemble par un chemisier transparent qu'elle laissait déboutonné au-dessus d'un soutien-gorge en dentelle noire et d'une large ceinture dont la boucle en métal doré dessinait un cœur. Elle n'aimait pas surcharger de maquillage son visage anguleux et ses yeux félins : avec un peu d'ombre à paupières, une pointe d'eye-liner, une bonne dose de rouge à lèvres et une perruque platine bouclée, elle avait absolument tout pour se sentir divine. Mais après cette nuit de galère, son enthousiasme naturel avait fini par virer à la franche déprime. Marilú avait patrouillé au coin de la rue pendant des heures dans l'attente de clients. Elle avait balancé son cul rebondi et ses nichons en silicone, agité ses mains fabuleuses pour les attirer, mais rien à faire. La nuit était en train de s'échapper et elle, elle restait là, clouée à l'angle de Canning et Costa Rica. Elle n'avait pas fait un rond.

C'était l'heure de laisser tomber. Marilú alla se réfugier dans l'ombre, sous le porche d'une maison du quartier. Elle sortit de son petit sac une dose de cocaïne et, de l'ongle recourbé qui prolongeait son petit doigt, se fit deux prises. Écœurée par sa malchance, elle regagna d'un pas décidé l'arrêt de bus qui l'emmènerait à la piaule minuscule de l'hôtel Señoritas Géminis où elle vivait avec d'autres filles comme elle. Elle était près de l'arrêt quand une Peugeot 504 aux vitres teintées stoppa net dans un bref crissement de pneus. Cortez le Tucumano sortit du véhicule, la mine défaite par les médocs. Sa dégaine était flippante : il avait le visage barré de cicatrices de prison, le nez déformé par la coke, des yeux noirs, vides, et un corps musclé et imberbe saturé de tatouages délavés. Cortez se spécialisait dans le maquereautage des travestis et des prostituées du quartier de Palermo ; c'était une ordure capable de pervertir sa propre fille pour quelques pesos.

– Magne-toi, grimpe, j'suis sur un gros coup, là, ordonna-t-il.

Marilú n'appartenait pas à son groupe de protégées, mais elle se soumit aussitôt et obéit. Si Cortez le Tucumano était parti à la pêche aux travelos dans le quartier, c'était parce que tous ses travestis étaient occupés et, dans ces cas-là, le cœur ramolli par l'urgence, il n'hésitait pas à lâcher jusqu'à soixante pour cent du tarif que payaient les clients éventuels. Marilú se dit qu'après tout, la nuit pouvait encore lui réserver d'agréables surprises.

Depuis la banquette arrière, Dalila lui adressa un sourire amical. Dalila avait un des meilleurs culs de

tout le Palermo Travesti; elle patrouillait sur Godoy Cruz moulée dans une longue robe noire de vamp au décolleté vertigineux. À ses côtés se tenait Yiyí, une prostituée d'une vingtaine d'années du quartier de Flores qui profitait de son visage d'adolescente pour se faire deux petites couettes et se promener en robe chasuble, socquettes et chaussures de collégienne.

- Y avait rien, Dali, à Godoy Cruz? demanda Marilú tout en retouchant son maquillage dans le miroir du pare-soleil.

- Rien, ma belle, les gens n'ont même plus de fric pour tirer un coup. Et toi, comment ça a été?

- Pareil.

- Bon, les filles, écoutez-moi, interrompit Cortez. On va voir des gros poissons donc vous vous tenez bien, vous me faites une belle petite orgie. Y a un gros bifton à la clef et si vous vous tenez bien je suis prêt à vous en filer la moitié, compris? C'est des gros poissons, reprit Cortez le Tucumano, alors vous allez me faire tout ce qu'ils demandent, hein, bébé? Tu m'écoutes, Yiyí?

Yiyí avait besoin de se détendre, elle n'avait jamais travaillé avec des travestis et cette perspective la mettait plutôt mal à l'aise. Elle avait allumé une blonde et la fumait, pensive. Cette putain de misère qui l'avait poussée à la rue l'obligeait maintenant à accepter le premier travail venu. Peu importait où, quand, combien ils seraient, du moment qu'il y avait de l'argent à faire.

- Oui, chéri, répondit la pute.

Pour Marilú, l'histoire de Cortez puait l'arnaque: un vrai maquereau comme lui n'était pas du genre à faire

cadeau d'un job important à des filles extérieures à son cercle habituel. Elle demanda, l'air de rien :

– Au fait, et tes filles, Tucu ?

– J'en ai deux qui ont chopé la crève, elles sont au pieu. Toutes les autres ont déjà du taf. Et il a fallu que ce boulot me tombe dessus, pile aujourd'hui... Tu me diras, heureusement, la rue déborde de nanas motivées pour taffer.

– Merci d'avoir pensé à nous, mon chou, fit Dalila en lui souriant.

Marilú avait plus besoin de cash que d'explications, elle fut bien obligée d'avalier le bobard du Tucumano sans broncher. La rue n'offre pas de deuxième chance et cette nuit, qui en réalité était déjà le jour, ne semblait pas déroger à la règle.



Ils dépassèrent plusieurs pâtés de maisons sur l'avenue Libertador et, dans la zone de Retiro, le Tucumano rentra la voiture dans le parking d'une tour vitrée d'une trentaine d'étages. Il commanda l'ouverture de la porte avec une carte magnétique et se gara au premier sous-sol, près des ascenseurs de service. Le parking était désert, tout semblait sûr. Cortez sortit de la voiture, conduisit les filles jusqu'à l'ascenseur et y entra avec elles. Il appuya sur le bouton du dix-huitième. Marilú profita de cette pause pour arranger ses nichons dans son soutif et liquider sa dose de cocaïne. Elle en sniffa une bonne quantité et en offrit à ses copines, histoire de se mettre dans l'ambiance.

– Alors toi mon joli, tu joues dans la cour des grands, commenta Dalila tout en essuyant les restes de dope qui lui poudraient le nez.

– C’est des contacts que tu te fais avec les années. Tout ce que je vous demande, c’est de ne pas merder. Si vous assurez sur ce coup, je me souviendrai de vous, compris ?

– Oui, chéri, répondit Yiyí.

– Je ne veux pas que vous y restiez plus d’une heure et demie. Je vous attends en bas, dans le parking. Ne parlez pas de blé avec ces types parce que c’est déjà réglé et, s’il vous plaît, ne merdez pas.

Les portes de l’ascenseur s’écartèrent et les filles sortirent. Le Tucumano ouvrit la porte de l’appartement avec une clef qu’il prit dans une des poches intérieures de sa veste en velours côtelé et les fit entrer.

– Tchao, beau gosse, fit Dalila en s’éloignant.



Les travestis et la pute franchirent le hall d’entrée et se retrouvèrent dans un salon de la taille d’un terrain de foot à cinq. Tout le mobilier était d’époque, il y avait des colonnades en marbre, des peintures et sculptures de collection, des tapis persans et des vases de Chine. Aucune des trois n’était habituée à une clientèle aussi sélecte. Tout ce luxe leur arracha un soupir d’admiration. Là, vautrés sur des fauteuils, trois hommes en caleçon buvaient du Dom Pérignon dans des flûtes en cristal. Ils aperçurent les travestis et la pute et se levèrent aussitôt en beuglant. Ils étaient complètement raides. L’un d’entre